

La « mise en abyme » et l'« examen de conscience » réformée

par

ANTJE ROGGENKAMP-KAUFMANN

Nous proposons par cet article une nouvelle interprétation d'un phénomène dont on saura surestimer les effets pour la littérature française moderne. Que la mise en abyme en tant que principe esthétique dispose des implications également psychologiques et morales ¹, c'est une observation que d'autres que nous ont faite à plusieurs reprises. Cependant, jusqu'à maintenant, cette observation n'a pas suffisamment pu expliquer ce qui noue ² les cinq mises en abyme centrales ³ ni quel phénomène en constitue la base.

Si l'on considère que c'est l'orthodoxie réformée ⁴ qui a marqué An-

1. Daniel Moutote, « La fonction créatrice dans le *Journal 1889-1939* d'André Gide », *BAAG* n° 82-83, 1989, pp. 155-74.

2. Je renvoie le lecteur à Walter Geerts, « La réflexion dans *Les Cahiers d'André Walter*, notes pour une description de la "mise en abyme" », *André Gide 6* (Lettres Modernes, 1979), pp. 9-37. Si l'on part de la définition d'Éric Marty, on pourra augmenter le nombre des mises en abyme : v. Éric Marty, « *Les Faux-Monnayeurs*, roman, mise en abyme, répétition », *André Gide 8* (Lettres Modernes, 1987, pp. 95-117.

3. Cf. Geerts, art. cité, p. 10 : « Il reste vrai que le commentaire de 1893 n'anticipe pas explicitement sur des œuvres à venir, se limitant à revenir sur des textes déjà écrits, à savoir, comme on sait, *Les Cahiers d'André Walter*, *Le Traité du Narcisse* et *La Tentative amoureuse*. En outre, à l'occasion de *Paludes* et des *Faux-Monnayeurs*, et malgré le *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gide n'a jamais repris, à notre connaissance, la notion au niveau de la terminologie. » V. aussi Alain Goulet, « Pièces d'un dossier sur *Les Faux-Monnayeurs* », *BAAG*, n° 88, 1990, pp. 547-72.

4. Au XIX^e siècle, l'orthodoxie réformée constitue l'une des deux ailes de l'église réformée française. À la différence des libéraux, les orthodoxes — nommés parfois aussi partisans du courant évangélique — soutiennent en général des posi-

dré Gide durant son enfance et adolescence ⁵, il n'est pas impossible d'y trouver des explications. Dès les premières années de son enfance, le soir, on a incité Gide à faire oralement ou par écrit le bilan du jour ⁶. C'est surtout dans l'orthodoxie réformée que cette pratique est liée à la doctrine de la double prédestination. En général, elle tend à ce que l'individu tout en évaluant les actions d'une journée puisse reconnaître s'il fait partie des élus ou des damnés. C'est Gide lui-même qui désigne une telle pratique par le terme de l'« examen de conscience ⁷ ». Comparé à d'autres formes, désignées également par ce terme, l'examen de conscience dans sa version réformée — et plus spécialement dans sa version orthodoxe — a ceci de spécial que l'individu, afin de savoir de quel des deux côtés (du salut ou de la damnation) il penche, juge lui-même de ses actions ⁸.

*

tions plutôt conservatrices, ceci vaut avant tout pour la méthode historico-critique. En ce qui concerne les pratiques religieuses, les orthodoxes reprennent celles du Réveil, apparu au début du XIX^e siècle, dont ils sont issus. C'est lors du synode général de 1872 que les libéraux se distancient ouvertement des orthodoxes. Jusqu'en 1938, il y a d'abord deux, puis trois églises réformées en France (v. André Encrevé, *Les Protestants en France, de 1800 à nos jours*, Paris, 1985, pp. 96-118).

5. Je renvoie le lecteur à quelques propos de Gide lui-même ; *Journal 1939-1949*, p. 498 : « M. Couve apportait à l'étude des dogmes et à l'exposé historique de la doctrine chrétienne cette même impassibilité grave qui faisait, je crois, partie de son orthodoxie. [...] M. Couve était orthodoxe jusque dans le ton de sa voix. » *Journal 1889-1939*, p. 300 : « "Orthodoxie protestante", ces mots n'ont pour moi aucun sens. » On devrait signaler que Benjamin Couve, un familier de Gide et de sa mère, était directeur en chef du *Christianisme au XIX^e siècle* et de *Foi et Vie*, porte-paroles importants de l'orthodoxie réformée.

6. Gide, *Journal 1939-1949*, p. 1176 : « Je ne fais plus, le soir, avant de tâcher de m'endormir, ce que le protestant appelle : des examens de conscience ; je fais comme si j'étais reçu. »

7. Cf. Gide, *Correspondance avec sa mère*, p. 131 : « Cette période très longue a commencé à peu près à ma première communion : l'examen de conscience constant, la vie intime et la solitude m'avaient donné l'habitude de me regarder sans cesse. »

8. On ne devrait donc pas supposer que c'est le jansénisme qui se trouve à l'origine du conflit religieux comme le fait Jean Delay par exemple (v. Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I, p. 96). Si on y rencontre un examen de conscience, celui-ci a pour but de rappeler à l'individu, déjà certain de la grâce, sa situation originelle.

Les Cahiers d'André Walter présentent les premiers un tel principe⁹ : le moi contrôle à l'aide d'un journal¹⁰ ses actions et en juge dans le cadre d'un système rigide moral¹¹. Selon qu'il l'accomplit ou non, ce contrôle lui révèle s'il appartient aux élus ou aux damnés¹². C'est à travers son journal que le moi se rend compte que ses actions correspondent en majorité aux exigences du système éthique¹³. Ceci vaut avant tout pour son sacrifice : puisque le moi s'est passé de la femme aimée, il se croit digne de réclamer une récompense divine¹⁴. Par contre, André Walter se comporte aussi maintes fois d'une manière qui semble contredire l'hypothèse de sa future élection¹⁵. En fin de compte, le journal ne peut pas l'assurer de celle-ci¹⁶.

9. En ce qui concerne l'importance de la doctrine de la prédestination dans *Les Cahiers d'André Walter*, je renvoie le lecteur à Elsie Pell, *André Gide*, Grenoble, 1936, p. 77 : « L'esprit de l'auteur des *Cahiers* est si imprégné de la Bible et des doctrines de Calvin qu'il ne sait si c'est lui, la Bible, ou Calvin qui parle. »

10. Sur la plupart des pages des *Cahiers d'André Walter*, on trouve des indications de date, v. éd. Claude Martin (Gallimard, 1986 [CAW], pp. 51-5, 57, 63, 71 ; Pierre Lachasse, « L'ordonnance symbolique des *Cahiers d'André Walter* », *BAAG*, n° 65, 1985, pp. 23-8.

11. Ceci se passe sous forme de différents commandements, v. CAW, p. 39 : « Il serait bon que tu quittes Emmanuèle... » ; p. 58 : « Il faudra revenir ; on ne se dégage pas d'un bienfait commencé ; c'est une obligation : il faut aller jusqu'au bout... » ; p. 82 : « Pas de vertu sans effort : ma charité n'est pas vertueuse [...]. Il faudrait l'effort sans l'espoir de la récompense » ; p. 106 : « La vertu réside en la lutte seule et seulement dans l'effort pour vaincre. »

12. CAW, p. 40 : « J'ai travaillé pour que l'esprit s'occupe ; c'est dans l'effort qu'il se sent vivre » ; p. 44 : « et qu'elle [l'âme] trouve son bonheur, non point dans le BONHEUR, mais dans le sentiment de son activité violente » ; p. 103 : « J'ai fait mon voyage en Auvergne, seul, à pied, et par unique désir d'une mortification poursuivie, — pour maîtriser l'inquiétude d'une puberté vagabonde » ; p. 106 : « Les premières ferveurs ne sont pas méritoires, je le comprends bien maintenant ; tant que la raison n'a pas parlé, il n'y a pas de luttes pour croire. »

13. CAW, p. 125 : « Quelle fierté, Seigneur, que vous m'en ayez jugé digne ! [...] Ô Seigneur ! je suis pur ! je suis pur ! je suis pur ! »

14. CAW, p. 40 : « Puisqu'il faut que je la perde, que je la retrouve au moins, mon Dieu, — et que tu me bénisses d'avoir suivi la route étroite. »

15. CAW, p. 53 : « un écoeurement, oui jusqu'à la nausée, en regardant la vie, la vie qu'il fallait vivre » ; p. 54 : « l'impression d'une souillure, rien que d'avoir entendu leurs paroles : je me suis enfui » ; p. 70 : « les possessions charnelles m'épouvantent. »

16. CAW, p. 130 : « On sacrifie toute chose une à une, par amour d'un devoir, on peut mutiler son bonheur ; on devient vertueux, sublime ; on consent que très

C'est la raison pour laquelle le moi crée une construction auxiliaire destinée à lui rendre certaine son élection. Il se met à écrire un roman qui, dans le personnage d'Allain, répète le conflit qu'André Walter ressent dans sa propre existence. Allain s'oriente selon le même système éthique également lié à la doctrine de la double prédestination¹⁷. C'est ainsi que la fin du roman doit passagèrement assurer André Walter de son élection¹⁸. La fin du roman — Allain est devenu fou — procure à André Walter une catharsis actuelle¹⁹ et, par cela, une certitude temporaire de son élection. Toutefois, la construction auxiliaire ne peut pas lui fournir une certitude durable²⁰. Elle échoue également. Ce qui reste, ce sont des actes frénétiques effectués à l'intérieur du système éthique dans le vague espoir du salut²¹. Cependant, ce n'est pas la certitude du salut, mais d'abord la destruction psychique, puis la destruction physique qui survient²².

En fin de compte, on doit constater que le récit dans le récit²³ n'accomplit que passagèrement la fonction qui lui était destinée. Ni le journal ni le roman ne peuvent rendre à André Walter la certitude de sa future élection.

Dans *Le Traité du Narcisse*, l'artiste n'a qu'à suivre un seul commandement : on lui demande de songer uniquement à l'idée absolue conçue à

peu le sachent, [...] c'est le sacrifice absolu de soi-même... mais que Dieu demeure au moins, dernier refuge, après que tout le reste a sombré — et que Dieu vous voie et bénisse l'effort ».

17. CAW, p. 71 : « Il faut travailler frénétiquement, *improbe*. Je ne sortirai d'ici que l'œuvre faite » ; p. 119 : « Il faut que l'âme proteste de la contrainte des choses : ne céder qu'à soi-même et qu'à Dieu... et encore ? » ; p. 147 : « Il faut que l'œuvre se finisse » ; p. 149 : « Il ne faut plus sortir, ou que la nuit. »

18. CAW, p. 97 : « Maintenant, tout se coordonne, le but est précis ! » ; p. 117 : « Je ne sortirai d'ici que quand j'aurai fini mon livre ». Lachasse, art. cité, p. 26 : « Walter tente une impossible *catharsis* en déplaçant ses problèmes dans la création et l'écriture d'*Allain*. »

19. CAW, p. 160 : « J'ai vaincu : Seigneur ! bénissez-moi. Allain est fou — je ne le suis pas encore. »

20. CAW, p. 158 : « Oui, Vanité, la chasteté ! Puis je ne sais pas, c'était pourtant bien beau. Est-ce ma faute, après, si c'est Dieu qui trahit ? — Tais-toi, mon âme ! »

21. CAW, p. 158 : « Ô Seigneur ! écartez de moi le blasphème. »

22. V. CAW, p. 34 : « Dix mois se passèrent et coup sur coup la nouvelle de sa folie, puis de sa mort, nous arriva. En moins d'un mois une fièvre cérébrale l'avait emporté. »

23. Pour simplifier, je me sers toujours de l'expression « le récit dans le récit », même si le texte ou le fragment en question est qualifié de roman.

la manière platonicienne ²⁴ afin de la recréer dans l'œuvre d'art. Une telle aspiration du poète, garantie par la pose du Narcisse ²⁵, entraînerait presque nécessairement le sacrifice du moi du poète ²⁶. Le concept esthétique reprend ainsi la structure fondamentale du système de la prédestination. Le salut est donc remplacé par l'idée absolue ²⁷, l'impératif catégorique qui exige du poète de recréer cette idée — ou bien sa conséquence négative qui porte sur l'abolition de l'artiste — se trouve à la place du système ascétique ²⁸.

Par contre, c'est le récit dans le récit qui stabilise pour un certain temps l'artiste à l'intérieur du concept esthétique ²⁹ : le récit du péché d'Adam, parce qu'il montre les suites d'une mésestime de l'impératif catégorique, le justifie pour ainsi dire.

En fin de compte, on pourra conclure que *Le Traité du Narcisse* échoue en ceci qu'il tente de nouer son éthique rigide à un concept esthétique.

24. On peut concevoir *Le Traité du Narcisse* comme un manifeste symboliste, v. Réjean Robidoux, « Problèmes historiques posés par la note esthétique-morale du *Traité du Narcisse* », *André Gide* 6, p. 50 : « La valeur doctrinale du *Traité du Narcisse* concerne le symbolisme mallarméen ; malgré l'excellence d'une forme parfaite, son retentissement s'en trouve donc limité. » Toutefois, on devrait considérer que la structure reprend aussi un certain concept platonicien ; v. Ramon Fernandez, *Gide ou le courage de s'engager* (Klincksieck, 1985), p. 21 ; Patrick Pollard, « Le contenu du *Narcisse* », *Cahiers André Gide* 1 (1969), pp. 151-64. Pour d'autres dimensions philosophiques, v. Christian Angelet, *Symbolisme et invention formelle dans les premiers écrits d'André Gide* (Gand, 1982), p. 12.

25. Gide, *Romans, récits et soties...* (Bibl. Pléiade, 1958), p. 9 : « Le Poète pieux contemple ; il se penche sur les symboles » ; p. 10 : « Il se penche et, soudain, voici que cette fantasmagorie disparaît ».

26. *Romans...*, p. 8, note : « Son seul péché : qu'il [l'homme] se préfère. [...] L'artiste, le savant, ne doit pas se préférer à la Vérité qu'il veut dire : voilà toute sa morale [...]. La question morale pour l'artiste, n'est pas que l'Idée qu'il manifeste soit plus ou moins morale et utile au grand nombre ; la question est qu'il la manifeste bien. »

27. Fernandez, *op. cit.*, p. 21 : « L'absolu des *Cahiers* et du *Narcisse*, c'était purement et simplement l'absence de relations avec l'expérience, un absolu négatif, si j'ose dire. »

28. V. *Romans...*, p. 8, note : « Les règles de la morale et de l'esthétique sont les mêmes : toute œuvre qui ne manifeste pas est inutile et par cela même mauvaise. »

29. V. Robidoux, art. cité, p. 50 : « Mais la note, qui commande le style de vie et l'œuvre future du seul Gide, est sans doute, à ce titre, plus importante idéologiquement que le traité lui-même. »

tique. À première vue, le primat esthétique de l'œuvre d'art remplace parfaitement la doctrine de la double prédestination. Si on y regarde de près, il se trouve que le concept esthétique lui-même nécessite un élément qui puisse stabiliser l'artiste — même si ce n'est que pour un court laps de temps. Le récit dans le récit acquiert ainsi une fonction que, dans le système de la double prédestination, aurait dû assumer le journal.

Dans *La Tentative amoureuse*, les deux protagonistes violent expressément les commandements, énoncés dans *Les Cahiers d'André Walter*. Ils font du viol de ces commandements la base d'une nouvelle éthique. Celle-ci devient même un nouveau concept qui ne cesse pas de prêcher la libération des anciennes valeurs. Tout en s'adonnant aux délices de la chair³⁰, les protagonistes accomplissent parfaitement les exigences de la nouvelle éthique. D'ailleurs, son accomplissement devient pour ainsi dire le nouveau but vers lequel Luc et Rachel tendent³¹. Toutefois, au cours du récit, la nouvelle orientation ne reste pas sans problèmes : ils arrivent trop vite et précocement à leur nouveau but. Ce qui en résulte, c'est la mélancolie de l'accomplissement qui finit par la séparation des deux amants³².

À l'intérieur du récit, il y a des réflexions par lesquelles le moi qui raconte cette histoire à sa compagne³³ participe indirectement à l'intrigue. Ces réflexions ainsi que l'encadrement du récit ont visiblement la fonction d'accuser les effets négatifs d'un système que le moi-narrateur avait également voulu choisir au début du récit³⁴. Ce qui, pour le moi-narrateur et sa compagne, résulte du récit dans le récit, c'est l'apport négatif que l'on fera mieux de rester dans l'ancien système³⁵. C'est le

30. *Romans...*, p. 74 : « Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle comme d'une chose meurtrie. Triste éducation que nous eûmes [...]. Donc Luc posséda cette femme. »

31. *Romans...*, p. 74 : « Comment dirai-je leur joie, à présent, sinon en racontant, autour d'eux, la nature pareille » ; p. 75 : « Ils apprenaient les confidences de la chair et leur intimité devenait chaque jour plus secrète. »

32. *Romans...*, p. 80 : « Et la tristesse les pénétra, les remplit, entrant toute à la fois par la plus étroite fissure » ; p. 83 : « Ce fut bientôt après qu'ils se quittèrent ».

33. *Romans...*, p. 77 : « Tant pis pour eux, Luc et Rachel s'aimèrent ; pour l'unité de mon récit, ils ne firent rien d'autre » ; p. 79 : « Mais n'en disons pas trop, Madame, car voici presque qu'ils nous plaisent. »

34. Angelet, art. cité, p. 12 : « le seul passage où se manifeste simultanément l'auteur et Luc ».

35. *Romans...*, p. 85 : « Notre but unique c'est Dieu ; nous ne le perdrons pas de vue, car on le voit à travers chaque chose. »

récit dans le récit ³⁶ qui, par un détour négatif — il montre les suites d'un simple viol, — stabilise l'individu à l'intérieur de l'éthique rigide, et par cela même à l'intérieur du système de la double prédestination que l'on se proposait de surmonter. Le récit assume ainsi encore une fois la fonction qu'aurait dû remplir l'examen de conscience. Quoique les dommages causés par la doctrine de la double prédestination soient ouvertement dénoncés, ce n'est ni *Le Traité du Narcisse* avec son concept esthétique, ni *La Tentative amoureuse* avec son concept libertiniste qui peuvent la remplacer. Tandis qu'en fin de compte ces concepts renvoient le moi, voire le moi-narrateur et sa compagne, à la doctrine de la double prédestination, le récit dans le récit assume une tâche qui, dans *Les Cahiers d'André Walter*, était réservée au roman : le moi du poète, voire le moi du narrateur et de sa compagne reconquièrent une certaine stabilité par la simple observation des actes qui violent l'ancienne éthique et par le jugement qu'ils portent sur les résultats fatals. Le récit dans le récit acquiert ainsi la fonction qui, dans la doctrine de la prédestination, était réservée à l'examen de conscience.

*

Dans un certain sens, le moi-narrateur de *Paludes* accepte les exigences de l'ancienne éthique rigide ³⁷. Il aspire aussi à un but absolu qui ressemble beaucoup à l'idée du salut. Toutefois, il n'y aspire pas activement, mais passivement ³⁸. Dans son journal, il développe un concept bizarre qu'il appelle « imprévu négatif ³⁹ ». C'est grâce à ce concept qu'il espère pouvoir supporter son existence, caractérisée par la passivité et l'ennui ⁴⁰ : sur une feuille, il note ce qu'il a l'intention de faire dans

36. Christian Angelet, « La mise en abyme selon le *Journal* et *La Tentative amoureuse* », in Fernand Hallyn, *Onze Études sur la mise en abyme* (Gand, 1980), p. 10 : « *La Tentative amoureuse* rapporte les amours de deux adolescents qui se sont connus au printemps et séparés à l'automne. En contrepoint de cette histoire s'inscrit l'évocation d'un amour perdu, celui du narrateur pour la destinataire de l'œuvre. »

37. *Romans...*, p. 141 : « "Ce soir, je resterai, dit-elle ; — voulez-vous ?" Je m'écriais : [...] Non, chère amie, — non — nous pourrions en être gênés ».

38. *Romans...*, p. 97 : « Souvent Richard m'affirme avec émotion que je suis incapable d'une action mauvaise, et cela me retient quand parfois je voudrais me décider à agir. Richard prise fort en moi cette passivité qui me maintient dans les sentiers de la vertu, où d'autres, pareils à lui, m'ont poussé. »

39. *Romans...*, p. 96 : « J'ai commencé depuis trois jours. — Ainsi ce matin, en face de l'indication : tâcher de se lever à six heures, j'écrivis : levé à sept — puis entre parenthèses : imprévu négatif. — Suivaient sur l'agenda diverses notes ».

40. *Ibid.* : « Il y a des choses que l'on recommence chaque jour, simplement par-

une semaine, sur la feuille d'en face se trouvent les actes qu'il a vraiment faits⁴¹. Cependant, il ne réussit pas à se fournir — par une simple comparaison de l'action proposée avec l'action finalement commise — le sentiment de sa propre existence⁴².

Afin d'abaisser les douleurs qui naissent de l'existence même, le moi-narrateur écrit, lui aussi, un roman, dans lequel le protagoniste souffre des mêmes maux. Le concept de l'imprévu négatif y apparaît comme concept de l'homme normal⁴³. Toutefois, le nouveau concept qui vise à accentuer les qualités dont chacun — ou la « troisième personne » — dispose⁴⁴ ne garantit pas non plus le changement souhaité⁴⁵. Le récit dans le récit est terminé au moment où, par une affaire sans importance, le moi-narrateur réussit à rendre malheureuse Angèle⁴⁶. La « fin » du récit

ce qu'on n'a rien de mieux à faire ; il n'y a là ni progrès, ni même entretien — mais on ne peut pourtant pas ne rien faire... »

41. *Ibid.* : « Dans mon agenda il y a deux parties : sur une feuille j'écris ce que je ferai, et sur la feuille d'en face, chaque soir, j'écris ce que j'ai fait. Ensuite je compare, je soustrais, et ce que je n'ai pas fait, le déficit, devient ce que j'aurais dû faire. » Cf. Paul d'Hers, « Tour des marais », *BAAG* n° 77, janv. 1988, p. 15 : « Angèle et son ami narrateur sont huguenots. Le livre pourtant, comme les *Caves*, ne porte guère le sceau du protestantisme, à l'exception de l'agenda du narrateur, semblable au carnet de comptes de Lafcadio. »

42. *Romans...*, p. 144 : « Tenterons-nous encore de soulever ces oppressants suaires — ou nous accoutumerons-nous à ne plus respirer qu'à peine — à prolonger ainsi notre vie dans cette tombe ? »

43. *Romans...*, p. 116 : « *Paludes* — commençai-je — c'est l'histoire du terrain neutre, celui qui est à tout le monde... — mieux : de l'homme normal, celui sur qui commence chacun ; — l'histoire de la troisième personne, celle dont on parle — qui vit en chacun, et qui ne meurt pas avec nous. — Dans Virgile il s'appelle Tityre ». Cf. Germaine Brée, *André Gide l'insaisissable Protée* (Paris, 1953), p. 69 : « Gide, dans *Paludes*, nous présente un héros qui tient un agenda, écrit des notes en vue d'un roman, écrit un roman au sujet d'un héros qui tient un journal », et Alain Goulet, « Jeux des miroirs », *BAAG*, n° 77, janv. 1988, pp. 23-51.

44. *Romans...*, p. 122 : « Qui est... qui sommes-nous tous, Messieurs ? Nous sommes ceux qui vont tous les vendredis soir chez Angèle. »

45. *Ibid.* : « Alors de quoi vous plaignez-vous ? [...] — Mais précisément de ce que personne ne se plaigne ! l'acceptation du mal l'aggrave, — cela devient du vice, Messieurs, puisque l'on finit par s'y plaire. »

46. *Romans...*, p. 144 : « Eh ! quoi ! vous pleurez maintenant. — C'est bien ! Je suis heureux ! J'agis ! — Je m'en vais terminer *Paludes* ! » Le roman paraît être terminé très peu de temps après cette scène, v. p. 146 : « *Paludes* terminé ». Il est presque impossible — à cause du participe indiquant également le temps du passé ou la voie du conditionnel : « *Paludes* terminé » — de déterminer exacte-

satisfait le moi-narrateur par ceci qu'il accomplit actuellement le concept de l'imprévu négatif. Cependant, très peu de temps après, le moi-narrateur retombe dans son ancienne existence ⁴⁷.

Ainsi est-il que *Paludes* recommence avec un processus qu'avaient déjà exposé *Les Cahiers d'André Walter*. Cependant, l'éthique ne s'oriente plus à la doctrine de la prédestination, mais se réfère au concept de l'assurance de l'existence qui échoue dans la vie du protagoniste. La fin du récit dans le récit stabilise actuellement le concept de base et, par ceci, le moi-narrateur.

On pourra découvrir pareilles structures dans *Les Faux-Monnayeurs* : Édouard, le protagoniste protestant, fait savoir qu'un bon nombre des commandements de l'ancienne éthique, dans laquelle on l'avait formé, ont gardé leur importance ⁴⁸. Par contre, à première vue, il est impossible de découvrir un point d'orientation dans sa vie : à la place d'un idéal absolu se trouve l'absence d'un but précis ⁴⁹. Édouard, lui aussi, tient minutieusement un journal ⁵⁰. Il y note quotidiennement les actions qu'il a manquées ⁵¹. Cependant, il ne s'y résigne pas, car il note aussi ce qu'il a fait pour changer les résultats de ces actions en leur contraire ⁵². C'est

ment la « fin » du roman ; cf. Goulet, art. cité, p. 40 : « Quand donc *Paludes* a-t-il pu être terminé ? »

47. *Romans...*, p. 145 : « Et tout retomba de nouveau. » Le fait de tenir son journal lui est aussi nécessaire que le travail au roman : c'est ainsi qu'il recommence avec *Polders* ; v. p. 146 : « J'avais pensé déjà à reprendre mon ancien sujet de POLDERS — qui continuerait bien *Paludes*. »

48. *Romans...*, p. 1031 : « Un certain amour de l'ardu, et l'horreur de la complaisance (j'entends celle envers soi), c'est peut-être, de ma première éducation puritaine, ce dont j'ai le plus de mal à me nettoyer. »

49. *Romans...*, p. 987 : « Il me semble parfois que je n'existe pas vraiment, mais simplement que j'imagine que je suis. Ce à quoi je parviens le plus difficilement à croire c'est à ma propre réalité. »

50. *Romans...*, p. 998 : « Je note tout cela par discipline, et précisément parce que cela m'ennuie de le noter. »

51. *Ibid.* : « mais cet instant avait suffi pour permettre à l'enfant de glisser dans la poche de son manteau le livre qu'il tenait en main » ; p. 1186 : « Ai jugé inutile de lui raconter l'incompréhensible tentative de suicide [...]. En disant ces derniers mots, elle [Pauline] m'a regardé avec une bizarre insistance. Ai-je imaginé l'intention qu'elle m'a paru mettre dans son regard ? Je me sentais devant Pauline ce que l'on a coutume d'appeler "mauvaise conscience" et n'ai pu que balbutier je ne sais quoi d'instinct. »

52. *Romans...*, p. 989 : « J'ai donc mis en garde Laura, et contre elle, et contre moi-même » ; p. 999 : « Puis enfin, je puis presque dire : sous la pression de mon regard, il se rapprocha de nouveau de l'étalage, sortit enfin le livre de sa po-

ainsi qu'Édouard conçoit pas à pas un concept de vie qui sera réalisable. Après s'être repenti d'une action manquée et de l'avoir notée sincèrement, il se met à récompenser cette action. Ce concept, il l'applique de temps en temps aussi au concret : « l'important n'est pas tant d'être franc que de permettre à l'autre de l'être ⁵³. » Toutefois, ce concept se base sur les décisions actuelles du moi, doit se passer de tout élément « extérieur » et, par conséquent, ne peut pas stabiliser le moi qui en est la base ⁵⁴.

C'est de nouveau une construction auxiliaire — Édouard aussi est en train d'élaborer un roman ⁵⁵ — qui fournit ce facteur stabilisateur parce qu'elle répète le concept vécu par Édouard ⁵⁶. Dans le roman, on rencontre avant tout différentes formes d'actions ⁵⁷ : à côté des actes manqués se trouvent des actes réussis qui égalent les suites des premiers. C'est pourquoi le protagoniste du roman cherche à inciter Eudolfe à se passer de ses actions criminelles ⁵⁸. Le roman est terminé au moment où Georges accomplit les exigences du concept d'Édouard : il se décide à rentrer chez ses parents ⁵⁹. La fin du récit dans le récit stabilise pour un

che et brusquement le remit à la place » ; p. 1076 : « J'ai présenté Laura à Mme Sophroniska. Elles semblent s'entendre et j'en suis heureux. J'ai moins scrupule à m'isoler lorsque je sais qu'elles bavardent ensemble. »

53. *Romans...*, p. 1006.

54. *Romans...*, p. 987.

55. On a l'impression que, pour Édouard, le journal du roman est plus important que le roman lui-même, v. *Romans...*, p. 1083 : « À vrai dire, du livre même, je n'ai pas encore écrit une ligne. [...] J'y travaille d'une façon très curieuse, que je m'en vais vous dire : sur un carnet, je note au jour le jour l'état de ce roman dans mon esprit ; oui, c'est une sorte de journal que je tiens ».

56. Édouard fait passer la scène du vol de Georges dans son roman et en fait le commentaire suivant (*Romans...*, p. 1000) : « son point de vue est plus significatif que le mien. Le petit est à la fois gêné et flatté de l'attention que je lui porte. Mais la pensée de mon regard fausse un peu sa direction. »

57. *Romans...*, p. 1221 : « Pour expliquer une conduite, qui sitôt ensuite me parut absurde, mais qui fut spontanée, je puis dire que mon dernier entretien avec Pauline m'avait extraordinairement travaillé. Les réflexions qui en étaient résultées, je les avais aussitôt versées dans mon roman sous forme d'un dialogue qui convenait exactement à certains de mes personnages. Il m'arrive rarement de tirer un parti direct de ce que m'apporte la vie ».

58. *Romans...*, p. 1225 : « Certainement, au point où il en est, Eudolfe (je changerai ce nom ; Georges a raison) est difficilement ramenable à l'honnêteté. Mais je prétends l'y ramener ; et quoi qu'en pense Georges, c'est là le plus intéressant, puisque c'est le plus difficile. »

59. *Romans...*, pp. 1222-5, notamment p. 1222 : « “Je voudrais d'abord que tu

certain temps le moi d'Édouard parce qu'elle lui fournit une satisfaction temporaire ⁶⁰. Quant au récit dans le récit, nous rencontrons donc le processus déjà connu des *Cahiers d'André Walter* et de *Paludes*. Un concept — ici, on pourrait le nommer préexistentialiste — qui sert à soutenir un plan de vie, se trouve d'abord exposé dans un journal, puis dans un roman à l'intérieur d'un autre récit ou roman. Toutefois, ce concept ne garantit pas la stabilité du moi qui s'y oriente. Ce n'est que la fin du récit, voire du roman, qui apporte une certaine stabilité au moi.

*

On pourra donc conclure que *Les Cahiers d'André Walter* développent d'abord la mise en abyme de l'examen de conscience. Le récit dans le récit répète le conflit d'André Walter dans le personnage d'Allain afin d'en trouver une solution temporaire par la fin du récit. La mise en abyme dans *Le Traité du Narcisse* ainsi que dans *La Tentative amoureuse* sert à renvoyer le moi, voire le moi-narrateur et sa compagne, au concept de la prédestination, déjà critiqué dans les *Cahiers*.

Dans *Paludes* et *Les Faux-Monnayeurs*, la mise en abyme sert à stabiliser le moi de l'auteur du récit dans le récit à l'intérieur d'un nouveau concept de vie. La catharsis négative est remplacée par une catharsis positive, car la fin du récit dans le récit accomplit actuellement le concept de base. Ceci devient possible parce que le roman répète soit le concept de l'imprévu négatif, soit le concept préexistentialiste ⁶¹. La mise en abyme se laisse donc concevoir comme un principe structurel qui, dans les différents récits, reste identique à elle-même quoiqu'elle s'adapte chaque fois au concept énoncé dans le récit. Pour l'artiste, elle assume donc une fonction qui, dans la doctrine de la prédestination, est destinée à l'examen de conscience. C'est ainsi qu'elle permet au moi de vivre ici-

lises ces quelques lignes, dis-je. Tu comprendras pourquoi." Et je lui tendis mon carnet tout ouvert à la page qui pouvait l'intéresser. » Cf. H. J. Nersoyan, « Signification religieuse des *Faux-Monnayeurs* », *André Gide* 6, p. 223.

60. *Romans...*, p. 1030 : « Une sorte de tragique a jusqu'à présent, me semble-t-il, échappé presque à la littérature. Le roman s'est occupé des traverses du sort, de la fortune bonne ou mauvaise, des rapports sociaux, du conflit des passions, des caractères, mais point de l'essence même de l'être. Transporter le drame sur le plan moral, c'était pourtant l'effort du christianisme. Mais il n'y a pas, à proprement parler, de romans chrétiens. [...] C'est ce tragique-là qui m'importe. »

61. Cf. Robert Mallet, « André Gide et autrui », *Cahiers André Gide* 3 (1972), p. 104 : « je voudrais vous dire, reprenant un peu ce qu'a dit M. le professeur Delay, qu'on pourrait à l'heure actuelle placer toute une série de journées consacrées à Gide sous ce titre, que je considère comme très beau : "André Gide, ou l'expérience en soi de l'autre, pour soi et pour autrui". »

bas. Si l'on considère que Gide pendant presque toute sa vie a tenu un journal, il est assez facile de déterminer la fonction qu'a eue pour lui l'œuvre d'art. Ce travail a assuré à l'artiste Gide une stabilité que l'homme Gide n'a pas pu acquérir par ses propres forces⁶².

La déduction de la mise en abyme de l'examen de conscience dans sa forme réformée orthodoxe peut en plus expliquer les difficultés qu'avait Sartre avec le concept préexistentialiste de Gide qui ressemblait beaucoup au sien⁶³.

62. D'ailleurs, il faut souligner que Gide pendant toute sa vie n'a pas seulement gardé le contact avec quelques représentants de l'orthodoxie réformée (v. *Journal 1939-1949* ; correspondance André Gide—Roger Jézéquel, Bibl. Doucet, γ 282.1-4 ; *Les Cahiers de la Petite Dame*, Bibl. Nat., N.a.fr. 16.Z.13960 (G III bis), 81 D), mais discuté aussi les positions théologiques des orthodoxes : v. seulement sa « Lettre ouverte à Émile Doumergue », *Foi et Vie*, t. XIII, 1910, p. 313, et son *Journal 1889-1939*, pp. 96, 300, 1058 : « Quoi de plus creux, de plus bêtement sonore, que la phrase par laquelle le R.P. R. de J[arnac] termine sa déclaration : "... Il existe des principes immuables sur lesquels le doute n'est pas mermis". »

63. En ce qui concerne les difficultés de Jean-Paul Sartre avec la pensée de Gide qu'il soupçonnait influencée en grandes parties par la religiosité de ce dernier, je renvoie le lecteur à Pierre Masson, « Sartre lecteur de Gide : authenticité et engagement », *BAAG*, n° 82-83, 1989, pp. 189-214, notamment pp. 201-5. Pour d'autres informations, je renvoie le lecteur à ma thèse, *Le protestant Gide et la Bible* (à paraître).